

SŒURS DE SANG

TOME 3

# GUERRE DES TERRITOIRES



Patrice HUETZ

# Sœurs de Sang — La Guerre des Territoires

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# L'Amérique

## **PARTIE I — LA LOBA**

*« Ils m'ont appelée La Loba. La Louve. Ils avaient raison d'avoir peur. »*

Le champagne Krug Grande Cuvée coulait dans les flûtes de cristal Baccarat à huit cents euros pièce. Vittoria Ferrante fit tourner le liquide doré entre ses doigts parfaitement manucurés, observant les bulles monter vers la surface comme autant de promesses non tenues. L'arôme de brioche et de noisette se mêlait au parfum discret de jasmin Serge Lutens qui émanait de son poignet — sa signature olfactive, celle qui précédait ses entrées dans n'importe quelle pièce et qui s'attardait longtemps après son départ.

« L'Europe est consolidée », dit-elle de sa voix napolitaine cultivée, chaque syllabe ciselée comme un diamant. « Don Calabrese est mort. La Cosa Nostra nous appartient. Les Russes dissidents ont été... persuadés. » Elle laissa le mot flotter dans l'air conditionné de la suite, le chargeant de tout le sang qu'il recouvrait.

La suite présidentielle de l'Hôtel de Paris dominait la Méditerranée, quatre mille euros la nuit pour ce sanctuaire de marbre et d'or où les lustres en cristal de Murano projetaient des éclats prismatiques sur les moulures dorées au plafond. Les fenêtres

s'ouvraient sur le port de Monaco, où la lumière de fin d'après-midi transformait chaque yacht en sculpture d'argent. Vittoria portait une robe Valentino noire à quinze mille euros qui épousait ses courbes avec une élégance mortelle — le genre de vêtement qui ne criait pas le luxe mais le murmurait, avec l'assurance de ceux qui n'ont plus rien à prouver. À son poignet, la Patek Philippe Twenty~4 en or rose brillait discrètement — soixante-dix mille euros de précision suisse. À son cou, un collier Cartier Panthère serti de diamants noirs captait la lumière chaque fois qu'elle inclinait la tête.

Katarina Volkov ne touchait pas à son champagne. Assise dans le fauteuil Louis XVI, le dos droit comme une lame, vêtue d'un tailleur Balmain blanc immaculé à huit mille euros, elle ressemblait à une statue de glace nordique. Ses yeux gris glacier ne cillaient pas, balayant la pièce avec cette vigilance de prédateur qui ne la quittait jamais, même dans les espaces les plus sécurisés. Sa montre Audemars Piguet Royal Oak en acier — vingt-cinq mille euros de sobriété mécanique — était le seul bijou qu'elle s'autorisait. Ses cheveux blond platine, coupés court, accentuaient l'angularité de ses pommettes et la pâleur marmoréenne de sa peau.

« L'Europe est un marché mature », répondit la Russe, sa voix dépourvue d'inflexion, comme si elle dictait un rapport financier. « Croissance limitée. Nos revenus ont plafonné à deux milliards. Pour maintenir notre avance, nous devons nous diversifier géographiquement. Les marges se contractent, les autorités européennes coordonnent mieux leurs efforts depuis la chute de Calabrese. Europol a doublé son budget anti-mafia. »

Isabella Reyes éclata de rire, un son rauque et sauvage qui fit vibrer les lustres de cristal et tressaillir le garde du corps posté derrière la porte. Elle était affalée sur le canapé en velours crème, ses bottes en cuir Versace à deux mille euros posées sans cérémonie sur la table basse en onyx — une pièce de mobilier qui valait probablement plus que ce que gagnait un ouvrier napolitain en dix ans. Sa robe en cuir rouge sang Roberto Cavalli à cinq mille euros laissait entrevoir le

tatouage du serpent qui remontait le long de sa clavicule. L'odeur de Tom Ford Tobacco Vanille se mélangeait à quelque chose de plus âcre, de plus animal — une trace de mezcal sur ses lèvres peintes en bordeaux.

« Tu parles comme une putain de banquière, Katya. » Elle vida sa flûte d'un trait, le champagne à deux cent cinquante euros dégringolant dans sa gorge comme de la bière bon marché. « Ce que tu veux dire, c'est qu'on s'emmerde. »

Katarina haussa un sourcil — chez elle, l'équivalent d'un éclat de rire.

« L'ennui est dangereux dans notre profession. Les empires qui stagnent se désagrègent. »

Vittoria déposa un dossier sur la table en acajou. L'épaisseur du document disait tout : trois cents pages de recherche, d'analyse, de stratégie. Elle avait travaillé dessus pendant quatre mois, en secret, avec l'aide de Hans Weber, leur banquier suisse, et de Yuki Tanaka, la prodige japonaise de la cybersécurité qui avait rejoint l'Alliance un an plus tôt. Chaque page portait le filigrane discret du clan Ferrante — un F entrelacé d'épines.

« Les Amériques », annonça-t-elle, laissant le mot résonner dans la pièce climatisée. « Le plus grand marché de stupéfiants au monde. Cent cinquante milliards de dollars par an. Et nous n'en contrôlons que les miettes — trois pour cent, via nos intermédiaires colombiens qui nous volent la moitié des bénéfices. »

Isabella se redressa d'un coup, ses yeux ambre soudain alertes, incandescents. Le serpent Bulgari en or massif qui ornait son poignet — cent vingt mille euros de joaillerie artisanale, chaque écaille ciselée à la main dans les ateliers romains — sembla s'animer sous la lumière des chandeliers. Quelque chose passa sur son visage, une ombre ancienne, un souvenir de poussière et de sang sous le soleil de Sinaloa.

« Mon territoire », dit-elle, la voix soudain rauque. « Ma guerre. »

« Notre guerre », corrigea Katarina d'un ton qui n'admettait aucune réplique. « Nous sommes l'Alliance. Ce qui appartient à l'une appartient aux trois. C'est le pacte. »

Un silence tomba, dense comme le velours des rideaux qui encadraient les fenêtres. Dehors, les yachts de milliardaires se balançaient doucement dans le port de Monaco, leurs coques immaculées reflétant le soleil couchant en éclats d'or liquide. Le *Serene*, cent trente-quatre mètres de luxe flottant appartenant à un oligarque russe « disparu » six mois plus tôt, était désormais la propriété d'une société écran liée à Katarina — cinquante millions d'euros d'actif maritime, reconverti en plate-forme logistique pour le transit méditerranéen.

Vittoria ouvrit le dossier à une page précise. Une photo d'un homme d'une quarantaine d'années, le visage marqué par la variole, les yeux d'un noir d'encre, le sourire d'un homme qui avait l'habitude de faire souffrir.

« Rodrigo Mendez. Alias El Diablo. Chef du Cartel de Jalisco Nueva Generación. Le CJNG contrôle quarante pour cent du marché américain. Revenus estimés : vingt-cinq milliards par an. Il est notre principal obstacle. »

Isabella cracha sur la photo. La salive atteignit le front de l'homme, glissa le long du papier glacé comme une larme inversée.

« Je connais ce fils de pute. C'est lui qui a fourni les armes aux traîtres qui ont tué mon frère. Cinquante fusils d'assaut et deux lance-roquettes. Il les a livrés personnellement à l'aérodrome de Mazatlán, trois jours avant l'assassinat d'Hernán. »

Sa main tremblait. La seule partie de son corps qu'elle ne contrôlait pas quand elle parlait de son frère.

Katarina s'empara du dossier avec des gestes précis, efficaces, presque chirurgicaux. Ses doigts aux ongles courts — elle ne portait jamais de vernis, considérant cela comme une faiblesse, un voile sur la réalité

brute — tournèrent les pages rapidement, ses yeux gris absorbant les données avec la voracité d'un processeur informatique.

« Revenus annuels du CJNG : entre vingt et trente milliards de dollars. Effectifs : environ vingt mille soldats armés, plus une base de recrutement potentielle de cinquante mille dans les zones rurales. Armement : équivalent à une petite armée nationale — blindés, hélicoptères, drones de surveillance, lance-missiles portatifs. Corruption : ils possèdent des généraux, des gouverneurs, des juges. Trente pour cent du budget de l'État de Jalisco transite par leurs comptes. »

Elle releva la tête, un sourire glacial aux lèvres — un sourire qui ne réchauffait rien, qui ressemblait davantage à une faille dans un glacier.

« Impressionnant. »

« Tu trouves ça drôle ? » demanda Isabella, dont les jointures blanchissaient sur l'accoudoir du canapé.

« Je trouve ça excitant. » Katarina se leva, marchant vers la baie vitrée avec la grâce silencieuse d'un félin. Sa silhouette athlétique se découpait contre le ciel méditerranéen qui virait au mauve, les épaules larges, la taille étroite, chaque muscle visible sous le tissu immaculé de son tailleur Balmain. « Depuis Don Calabrese, je m'ennuie. Les petites frappes européennes ne valent pas la peine qu'on se lève le matin. Nous avons besoin d'un véritable ennemi. Un adversaire qui nous force à nous dépasser. »

Vittoria hocha lentement la tête, faisant tourner le champagne dans sa flûte. Elle avait anticipé cette réaction — elle anticipait toujours les réactions de ses sœurs, c'était son talent et sa malédiction. Katarina Volkov ne vivait que pour le combat, pour cette montée d'adrénaline qui remplaçait chez elle toute autre émotion. C'était sa bénédiction et sa malédiction, le legs empoisonné d'un père qui l'avait élevée comme on forge une arme.

« Les coûts seront astronomiques », prévint Vittoria en posant un tableau de projections financières sur la table. Les colonnes de

chiffres s'alignaient avec la précision d'un métronome. « Je projette un investissement initial de cinq cents millions d'euros. Mercenaires : cent cinquante millions. Corruption de fonctionnaires mexicains : cent millions. Logistique et transport : cent millions. Armement : cinquante millions. Fonds d'urgence : cent millions. »

« Et les bénéfiques ? » demanda Isabella, dont les yeux ambre s'étaient allumés d'une flamme calculatrice qu'elle tenait de son frère.

« Si nous réussissons à prendre le contrôle de cinquante pour cent du marché américain en deux ans... » Vittoria fit une pause calculée, savourant le moment comme elle savourait chaque gorgée de champagne. « Nous passerons de deux à huit milliards d'euros de revenus annuels. Un retour sur investissement de mille six cents pour cent. »

Le chiffre flotta dans l'air parfumé de la suite, lourd de promesses et de cadavres.

Le serveur du restaurant Louis XV apporta les amuse-bouches : des huîtres Gillardeau à quarante euros pièce, leur chair laiteuse frémissant sur un lit de glace pilée, accompagnées d'une gelée de champagne qui captait la lumière des bougies comme de l'ambre liquide. Vittoria avait réservé le restaurant entier pour la soirée — cinquante mille euros pour garantir leur intimité, sans compter le pourboire de dix mille euros au maître d'hôtel pour son silence absolu.

Elles avaient quitté la suite pour ce sanctuaire gastronomique trois étoiles, où le chef Alain Ducasse créait des miracles culinaires à quatre cents euros le couvert. La salle, habituellement bourdonnante de conversations milliardaires, résonnait du seul tintement de leurs couverts en argent massif et du murmure discret de la fontaine en marbre qui ornait le centre de la pièce. Les murs tapissés de soie dorée, les nappes en lin irlandais, les compositions florales de roses blanches et de pivoines — chaque détail transpirait une opulence si parfaite qu'elle en devenait presque obscène.

Isabella piochait distraitement dans les huîtres, laissant la chair iodée fondre sur sa langue sans y prêter attention. Son esprit était ailleurs — à huit mille kilomètres de là, sous un soleil de plomb. Elle pensait à Hernán, son frère assassiné. Au son de sa voix quand il l'appelait *hermanita*, petite sœur, avec cette tendresse bourrue qui contrastait avec la brutalité de leur monde. Elle pensait aux nuits passées à Culiacán, quand ils planifiaient ensemble l'avenir du cartel, assis sur la terrasse de l'hacienda avec des bouteilles de mezcal et des cartes étalées sur la table en bois. Elle pensait au sang, toujours au sang. Au sang d'Hernán sur le carrelage de la cuisine. Au sang qui n'avait jamais vraiment séché dans sa mémoire.

*Tous les Reyes meurent jeunes*, murmura une voix dans sa tête. La voix de sa grand-mère, cette femme dure comme le désert de Sonora qui avait enterré trois fils et deux maris.

« Je vote oui », dit-elle finalement, repoussant la pensée comme on repousse un scorpion. « Mais c'est moi qui mène l'offensive au Mexique. C'est mon pays. Mon peuple. Ma vengeance. »

Katarina leva sa flûte — elle avait finalement accepté de boire, ce qui était en soi un événement rare. Le champagne Krug illumina ses yeux gris d'un éclat fugace.

« Je vote oui. Mes contacts en Russie peuvent fournir l'armement lourd. J'ai des anciens Spetsnaz qui s'ennuient depuis la fin de la guerre en Ukraine. Cinquante hommes entraînés, prêts à se déployer en quarante-huit heures. Et mes réseaux en Asie Centrale peuvent acheminer des armes que même les Américains n'ont pas cataloguées. »

Vittoria sourit. Ce sourire qui ne touchait jamais ses yeux noirs, ce sourire que ses ennemis avaient appris à craindre plus que n'importe quelle menace verbale — parce qu'il signifiait qu'elle avait déjà gagné, que tout ce qui suivrait n'était que formalité.

« Alors c'est décidé. L'Alliance part en guerre. »

Elles trinquèrent. Le cristal chanta dans la nuit monégasque, un son pur et fragile qui ressemblait à un glas.